The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

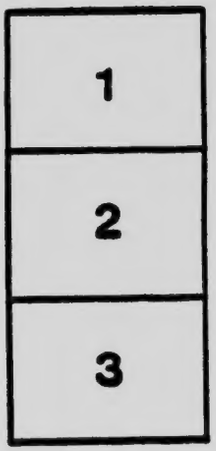
Bibliothèque nationale du Canada

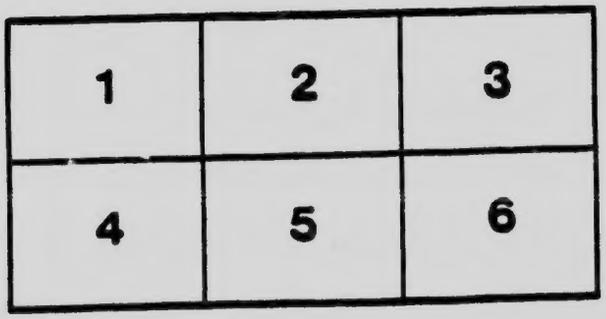
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





C
30
8

PÈRE L. A. PLESSIS

DES FRÈRES PRÊCHEURS

PASTEUR

GRANGER FRERES, MONTREAL
1906

LOUIS PASTEUR

PASTEUR

CONFERENCE

JEUDI 15

MONUMENT LAVAL

[illegible]

SOUS LA PRÉSIDENCE DE

SIR L.-A. JETTE,

Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

MONTRÉAL
GRANGER FRÈRES
1906

LOUIS PASTEUR

PASTEUR

CONFÉRENCE

DONNÉE AU

MONUMENT NATIONAL,

le 24 avril 1906.

SOUS LA PRÉSIDENCE DE

SIR L.-A. JETTÉ,

Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

MONTRÉAL
GRANGER FRÈRES
1906

Q143
P2
P53
1966
c.2

Vu et approuvé :

Fr. R.-M. BÉLIVEAU, O. P.,
Lecteur en Sacrée Théologie.

Fr. ALPHONSE LANGLAIS, O. P.,
Lecteur en Sacrée Théologie.

Permis d'imprimer :
Fr. H. HAGE, O. P., Vic. Prov.

PASTEUR

Monsieur le Président, [1]

Messeigneurs, [2]

Mesdames,

Messieurs,

Au commencement du mois d'août 1881, se tenait, à Londres, un congrès médical international ; et, le 3, dans l'immense salle de St. James, depuis le parterre jusqu'aux galeries supérieures, tout débordait déjà de spectateurs, quand un étranger se présenta. A peine l'un des commissaires organisateurs l'eût-il reconnu qu'il l'invita à monter sur l'estrade réservée aux membres les plus illustres du congrès. Et pendant que, très modestement, l'étranger ainsi invité se dirigeait vers les mar-

(1) Sir Louis-A. Jetté, Lieutenant-Gouverneur de la Prov ce de Québec.

M. G. Lanctôt, E. E. D., président du Cercle Ville-Marie.

(2) Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, et Mgr Racicot, son auxiliaire.

ches de cette estrade, voici qu'éclatèrent d'unanimes applaudissements se changeant bientôt en des vivats, et puis en des hourras qui se multipliaient sans fin. L'étranger, qui marchait un peu en avant de son gendre et de son fils, se tourna vers eux, inquiet, et il leur dit à demi-voix :

" C'est sans doute le Prince de Galles qui fait son entrée ; j'aurais dû arriver plus tôt."

" Mais c'est vous que tout le monde acclame," lui répondit le président du congrès, sir James Paget.

Et, dans le discours d'inauguration que prononçait, quelques instants après, le même sir James Paget, il ne citait qu'un seul nom de savant, et c'était le nom de cet étranger.

C'est de lui, de ce savant, que je voudrais vous entretenir ce soir. Et, si d'entendre annoncer qu'il va être question d'un savant quelques dames trouvaient le sujet bien austère, je leur rappellerais que, trois ans après, en 1884, non plus à Londres, mais à Copenhague, dans un nouveau congrès médical international, le même savant représentant en-

core la France, la reine de Danemark et la reine de Grèce, contre toute étiquette, se levèrent et se portèrent au-devant de lui.

D'ailleurs, si j'ai dit qu'en Angleterre et en Danemark il était un étranger, en pourrais-je dire autant ici, alors qu'il était Français, alors que vous l'avez accueilli, honoré du moins, autant que vous le pouviez, depuis quinze ans, puisque c'est depuis quinze ans déjà que, sur la proposition des députés de la province de Québec, le gouvernement fédéral a donné à un de vos cantons le nom de canton Pasteur.

C'est donc de Pasteur que je me propose de vous parler, vous présentant successivement le Savant, puis l'Homme ; et mettant mon ambition à m'effacer devant son biographe, monsieur Vallery-Radot, autant que le biographe a mis de vertu et de talent à s'effacer devant son héros. (1)

(1) Le lecteur de ces pages ne saurait me faire plus grand plaisir qu'en allant constater de ses yeux, dans l'admirable " Vie de Pasteur ", par son gendre, (Hachette, Paris) dans quelle mesure je m'en suis inspiré et je lui ai emprunté.

LE SAVANT

Pasteur allait avoir vingt-six ans. Il était à Paris, et il travaillait dans un laboratoire, " le cœur battant et l'œil anxieux ", quand, tout-à-coup, il s'arrêta : " Tout est trouvé ", s'écria-t-il ; et, se précipitant dehors, il sauta au cou du premier préparateur de physique qu'il rencontra dans le corridor. C'eût été le concierge qu'il l'eût embrassé tout aussi bien, tant était folle sa joie d'avoir trouvé,—écoutez bien, Mesdames : " que l'acide racémique " droit et l'acide racémique gauche possèdent " des pouvoirs rotatoires égaux, mais de sens " contraires, qui se neutralisent mutuellement " quand ces deux corps, mis dans une solu- " tion aqueuse, se combinent spontanément à " masses égales ".

Vous ne comprenez pas que d'avoir fait pareille découverte ce jeune homme eût une telle joie. Je vous comprends et si bien que je n'essaierai pas de vous expliquer comment et à quel point la folie de sa joie était une sagesse, tant sa découverte était d'une impor-

tance immense. D'un côté, en effet, elle était le point de départ de tout ce qu'il découvrirait plus tard ; et, de l'autre, elle allait créer une science si neuve que je ne crois pas que le nom même s'en trouve aujourd'hui encore dans le dictionnaire de l'Académie ; et cette science s'appuie sur de si abstruses et complexes connaissances que, pour en définir seulement un élément, un savant, et de grande valeur, a écrit une introduction de cent pages. A ce compte, vous vous consolez de n'y rien entendre ; et vous m'êtes reconnaissantes de n'en rien expliquer. Et moi, j'en suis ravi, parce que j'y pourrais bien commettre quelque hérésie ; or, je n'y tiens pas plus ici qu'en chaire,—d'autant que je n'arrive pas à imaginer quel plaisir on peut trouver encore à devenir un hérétique depuis que l'on n'y court plus le risque d'être brûlé, sinon par la main, au moins par l'ordre d'un Dominicain.

Laissons donc Pasteur tout entier à la satisfaction de sa découverte ; ou plutôt rejoignons-le en entreprenant et en poursuivant de nouvelles ; et, pour cela, se demandant :

Comment se fait-il que du houblon ou du buis ajouté à de l'orge germée produise de la bière ?

Comment se fait-il que du lait produise du beurre et que du beurre puisse devenir rance ?

Comment se fait-il que du vin devienne acide, amer, filant, tourné, et que, enfin, il se change en vinaigre ?

Comment se fait-il que d'un couple de vers à soie paraissant jouir d'une santé parfaite, ayant filé leurs cocons à merveille, il sorte une graine et il naisse des petits sans force ni beauté, et que, œufs, vers, chrysalides, papillons soient tour à tour atteints par une maladie contre laquelle tous les efforts tentés ont été si vains que, disaient les paysans languedociens : " Il n'y avait rien à faire "?

Comment se fait-il qu'un organisme aussi bien clos qu'un œuf s'altère, se gâte et se pourrisse ?

Comment se faisait-il que, jusqu'en 1868, après une opération sagement entreprise, irréprochablement menée, parfaitement terminée, suivant toutes les règles de l'art et par les

maîtres du bistouri, sur cent opérés on en perdît soixante ?

Comment se faisait-il que, aux environs de 1871, en une seule province de France, sur un seul troupeau de moutons, il en périt 20 pour 100; qu'en trois ans, de 1867 à 1870, dans le seul district de Novogorod, en Russie, de la même maladie qui devait emporter les moutons français, 56,000 animaux eussent succombé, et que, parmi les bergers, les bouchers, les équarrisseurs et les tanneurs, en ces mêmes trois ans, 528 fussent morts ?

Comment se faisait-il que, subitement, dans une ferme, surgît le choléra des poules, terrassant les poussins, les mères, les coqs, dans une proportion de 90 pour 100 ?

Comment se faisait-il que, en 1879, en Allemagne, en Angleterre, en France, à l'ouest comme au sud, sévît sur les porcs une épidémie qui, en cette même année 1879, en enlevait aux Etats-Unis plus d'un million ?

Et encore et surtout, comment se faisait-il que un chien, un chat, un homme, un enfant, devînt tout-à-coup enragé ? La rage, l'horri-

ble et terrifiante rage, qu'est-ce qui la produisait ? La rage, dont la peur rendait l'humanité si folle et criminelle et barbare qu'on pouvait lire encore dans un ouvrage imprimé en 1802 qu'" aussitôt que la rage était déclarée, " il était d'usage d'abandonner les personnes " atteintes à leur malheureux sort, ou de les " saigner des quatre membres, ou de les " étouffer entre deux matelas ou des lits de " plumes ".

Les entendez-vous, toutes ces questions, qui ne sont que les capitales, les titres de chapitres, les kyrie d'une litanie sans fin, de mille autres interrogations qui s'allongent et défilent, s'appelant et s'entraînant les unes les autres ? Et certes, bien mieux que nous encore, Pasteur les entendait, puisque sa vie tout entière, ses 46 ou 48 ans de labeur incessant se passèrent à écouter ces questions, et non pas à chercher à chacune d'entre elles prise isolément sa réponse, mais à réduire, d'abord, toutes ces questions à une seule que voici :

Comment se fait-il qu'un être quel qu'il soit

s'altère ou se décompose, que celui-ci disparaisse, que tel autre surgisse et, pour parler plus simplement et aller plus vite au bout, qu'est-ce qui fait qu'un être naît et qu'un être meurt ?

Peut-il, du moins parmi les plus infimes, s'en produire un tout seul, de lui-même, spontanément ? Grave, très grave problème, que la sagesse des siècles avait roulé dans sa tête sur tous les rivages du monde ; et les plus grands penseurs avaient conclu à l'affirmative : il y a des générations spontanées. A l'envi y croyaient les philosophes, les poètes, les naturalistes, les théologiens : Aristote, Lucrèce, Virgile, Ovide, Pline l'ancien, et saint Thomas comme eux. Voulez-vous par exemple obtenir, c'est-à-dire créer des souris ? La recette est très simple et le moyen on ne peut plus facile : vous prenez un pot, vous y mettez soit quelques grains de blé, soit un morceau de fromage, et vous couvrez (pardon Mesdames, c'est de la science) avec une chemise sale. Et, sans que vous ayez besoin ni d'arroser, ni d'agiter, ni de déboucher, les souris

sortent toutes seules comme elles se sont créées toutes seules. Vous doutez de la formule ? Elle est signée Van Helmont, l'immortel médecin belge qui, au dix-septième siècle, découvrit le suc gastrique. Les souris vous répugnent et vous préférez des oiseaux et des papillons ? Un contemporain de Van Helmont, l'Italien Buonanni, vous dira qu'il suffit de " trouver certains bois, lesquels mis " dans la mer, et y ayant pourri, de cette " pourriture il sort des vers, lesquels devien- " nent des papillons, lesquels deviennent des " oiseaux".

Vous souriez ? mais, pour Buffon lui-même, les anguilles de la colle de farine et les vers intestinaux s'engendraient d'eux-mêmes. Sur quoi Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot " DIEU ", ne pouvait s'empêcher de trouver " étrange que les hommes " en niant un créateur s'attribuassent le pou- " voir de créer des anguilles ".

Ces anguilles de création humaine ainsi ridiculisées par Voltaire, ces souris, ces oiseaux, ces papillons, ces vers, nombre d'esprits, j'en-

tends grand nombre de savants les admettaient encore, il n'y a pas cinquante ans ; et il fallut Pasteur, il fallut ses expériences, c'est-à-dire l'évidence faite par lui que :

ni la levure de bière ne fermente toute seule ;

ni le lait ne devient beurre tout seul ;

ni le vin ne devient vinaigre tout seul ;

ni les vers à soie ne deviennent noirs ou flats, moribonds et inertes tout seuls ;

ni les moutons, les porcs, les poules ne deviennent tout seuls charbonneux, cholériques ou rouges ;

et que, enfin, ni les chiens, ni les hommes ne deviennent enragés, ni les opérés purulents tout seuls et d'eux-mêmes.

Comment donc, et par quoi ?

Toujours par un agent qui leur est étranger.

Mais, cet agent, d'où leur vient-il ?

Pourquoi avant Pasteur ne l'avait-on pas aperçu ?

Ou parce que leurs théories préconçues aveuglaient les savants ;

Ou parce qu'ils ne savaient pas regarder, c'est-à-dire expérimenter ;

Tandis que lui ; ah ! écoutez, ou plutôt :

Prenez vous-mêmes un ballon de verre au long col recourbé et sinueux. Mettez dans ce ballon de l'eau, du sang, tout ce qu'il y a de plus putrescible ; et puis, chauffez, chauffez encore jusqu'au point d'avoir sûrement détruit tous les germes de vie qui pouvaient se trouver dans cette eau et dans ce sang. Et puis, maintenant, attendez huit jours, attendez huit mois ; et ce sang et cette eau resteront aussi purs, aussi inaltérés qu'au moment même où vous acheviez de les chauffer. Pourquoi ? Parce que toutes les poussières extérieures, visibles ou invisibles, au lieu de pénétrer dans le corps du ballon, ont été arrêtées et se sont fixées dans les sinuosités du col. Et s'ils demeurent ainsi inaltérés — et au bout de huit mois, on peut bien dire inaltérables, — pour la simple raison qu'aucune poussière n'a pénétré en eux depuis qu'ils ont été stérilisés par la chaleur, c'est donc que d'eux-mêmes et à eux tout seuls ils ne peuvent rien pro-

duire : il leur faut des poussières, c'est-à-dire des germes venus du dehors. Et, s'il leur faut des germes, c'est donc qu'indubitablement, c'est donc qu'évidemment toute vie, toute animation, toute altération suppose et nécessite un agent spécial et nouveau. Rien ne sort de soi tout seul. La science a prouvé, Pasteur a montré à quiconque ayant des yeux consent à voir que "depuis l'origine de la création" la vie n'est qu'un dépôt qui ne peut que se transmettre, un don qui ne peut que se communiquer, que tout vivant résuppose un vivant ;

Et que donc la bière et le beurre et le vinaigre ne naissent pas d'eux-mêmes, ni de je ne sais quel contact, ou quelle influence, ou quelle dégénérescence ; ils naissent d'un ferment ;

Et que donc ni les maladies contagieuses des vers à soie, ni celles des moutons, des porcs, de la poule ou du chien, du cobaye, du lapin, de l'homme ne naissent d'elles-mêmes ou de leurs sujets ; elles leur viennent d'un agent et d'un agent qui n'est jamais le même. Chaque maladie a le sien.

Les eaux, l'air et le sol, de ces agents tout est rempli. Des milliers d'entre eux tiennent sur une moisissure de fromage. Et d'un seul, en douze heures, il peut en pulluler jusqu'à quatre millions ; et certains naturalistes vous affirmeront qu'il est tel bacille qui, dans un jour, peut donner naissance à 250 billions d'autres bacilles.

Mais maintenant qu'on les a vus, qu'il les a découverts, que va-t-on, que va-t-il en faire ?

Il va tâcher de découvrir quel est de chaque fermentation, de chaque altération, de chaque maladie l'agent particulier.

Et quand il aura reconnu, séparé, cultivé l'infiniment petit, qui tisse, détisse et retisse la trame obscure de la vie et qui, dans tous ses règnes et à tous ses étages, produit tant de ravages, alors il le retournera contre lui-même, il le forcera à devenir un remède contre le mal dont il est la cause. Pour prémunir contre le charbon, il inoculera, c'est-à-dire il introduira dans l'organisme de ce même charbon en proportion moindre. Pour immuniser les poules contre le choléra, il leur don-

nera le choléra à doses atténuées et graduées. Et le virus rabique, le poison qui porte et déchaîne la rage guérira de la rage, cuirassera non pas notre corps contre les morsures des chiens enragés, mais notre intérieur, en y arrêtant et y faisant rétrograder les ravages déjà commencés en nous par la rage.

C'est un rêve ? Non, ce fut un rêve. Ce fut, pendant quatre ans, le rêve de Pasteur. Et c'est ce rêve, devenu une réalité, lui vivant encore, qui a délivré l'humanité du cauchemar de la rage. Et c'est un autre de ses rêves qui, lui mort, a délivré l'humanité du cauchemar de la diphtérie. Et c'est un autre encore qui vient de nous délivrer du cauchemar des piqûres de serpents, en attendant que demain nous soyons délivrés du cauchemar de la tuberculose comme de celui de la peste. Et déjà le directeur de l'Institut Pasteur, à Paris, pouvait dire il y a quelques mois : " Il n'y a plus de choléra ".

Quel homme en vérité ouvrit jamais tant de routes à tant de sciences ? Quel homme versa jamais tant de bienfaits sur ses semblables ?

Et puis-je autrement terminer ce très court résumé qu'en rappelant le mot célèbre d'un pape à propos des travaux de saint Thomas : " *Quot articuli tot miracula* ", ce que je traduirai : autant de découvertes de Pasteur autant de merveilles.

Vais-je vous dire maintenant quels étaient les ressources de cette intelligence et les ressorts de ce tempérament pour l'inciter à de tels travaux et pour l'y soutenir ? Vais-je vous montrer s'accordant et se vérifiant en lui les définitions les plus célèbres et les plus contradictoires que l'on ait données du génie ? C'est bien, je l'avouerai, un des côtés de mon sujet qui m'avait attiré le plus. Mais tant d'autres me pressent qu'à peine je m'arrête un instant pour vous dire que de toutes les facultés de Pasteur la première et la plus extraordinaire, si la seconde ne lui eût été égale, c'était sa puissance, continuellement bouillonnante, d'imagination : d'où son intarissable fécondité d'hypothèses et de suppositions : Pourquoi ceci ? Comment cela ? Et sans cesse et toujours

jusqu'à ce que, enfin, après avoir tenté quatre-vingt-dix-neuf explications, il trouvât la centième qui seule était la bonne. Et cette centième, alors, comme il la torturait ou plutôt comme il se torturait avec elle ! Car il fallait maintenant que sur 79 fois qu'il recommençait l'expérience elle réussît 79 fois, et c'était là sa seconde force : cette puissance de contrôle et de vérification qui seule égalait, contrebalançait et assurait sa puissance d'imagination, et faisait de l'homme, si miraculeusement pourvu de la faculté qui trompe sans cesse, " l'homme qui ne s'est jamais trompé ", ainsi que l'a si bien dit un Américain.

Tant qu'il n'était pas arrivé à la certitude, il était le plus timide et le plus hésitant des ignorants, — si jamais les ignorants étaient timides et hésitants—; mais quand il était sûr, quand, suivant la recommandation de l'un de ses maîtres, il était " trois fois sûr ", alors cet hésitant devenait un tranchant, cette main si tremblante et patiente se changeait en une massue d'Hercule s'abattant et tombant sans pitié sur les contradictions et les contradicteurs.

En vain ses amis le suppliaient de demeurer

Le dieu poursuivant sa carrière,

et de se contenter de

Verser des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs,

sur cette nuée de microbes qu'on appelle les jaloux et qui pullulent, hélas ! par tout pays. Il faut le reconnaître, il n'avait rien ni de l'impassibilité de Goëthe ni de la sérénité d'Olympio. Ce qu'il avait plutôt, c'était de ce que les Italiens appelaient la "*terrabilita*" de Michel-Ange. C'est que, comme lui, il aimait trop la vérité. Il était trop convaincu pour n'être pas apôtre. Eh ! songez donc, il l'avait vue, cette vérité, il l'avait saisie, il l'avait mise et il la montrait, en bouteilles, en ballons, en cornues, en bouillons, en cage, oui en cage ; car il alla jusqu'à apporter un jour des poules en cage dans la salle de l'Académie de Médecine, afin de confondre ses adversaires et afin de pouvoir leur jeter, après, à la figure, non pas les poules, mais des apostrophes comme celles-ci : "Si vous saviez la question, que

" faites-vous de votre conscience ? Et si vous " ne la saviez pas, de quoi vous mêlez-vous ? " Ou bien : " Savez-vous ce qui vous manque à " vous, M. Frémy ? C'est l'habitude du micros- " cope ; et à vous, M. Trécul ? C'est l'habi- " tude du laboratoire ".

C'est ainsi qu'il était parfois impitoyable aux autres, mais parce qu'il l'avait été tout d'abord à lui-même, et parce qu'il ne pouvait se retenir de faire triompher, non pas ses découvertes, mais bien la vérité.—Et ceci nous amène à chercher non plus les ressources dont il disposait ni les méthodes qu'il employait, mais les mobiles qui le poussaient dans cette impétueuse et incessante poursuite qui lui faisait écrire à sa jeune femme : " J'irai " jusqu'à Trieste, j'irai jusqu'au bout du monde " pour découvrir de l'acide racémique ", c'est-à-dire pour surprendre le secret de l'organisation d'un tartre obscur enfoui au fond d'un tonneau.

Et il allait, stimulé par l'amour des titres ? Non pas même par l'attrait du plus élevé qui

soit en France, et donc du plus enviable, celui de membre de l'Institut. " Ce n'est pas lui du tout qui me fait aimer la science."

S'il l'aime, c'est pour elle-même. C'est parce qu'il est de ceux chez lesquels la curiosité constitue une vertu, étant l'insatiabilité de pénétrer toujours plus avant les mystères de la nature, et surtout les plus obscurs. Il est né, cet homme, avec la passion de passer la tête, la main et tout le corps à travers toutes les portes closes ; et c'est sur celles qui sont le mieux fermées, sur lesquelles les savants ses prédécesseurs ont inscrit qu'il est impossible de passer, qu'il veut avant tout se précipiter. Il a le goût des "questions insolubles" et il pourrait écrire tous les jours comme Beethoven à Thérèse de Brunswick : " Je ne suis heureux que lorsque je surmonte " quelque chose."

Toutefois, cette insatiabilité de savoir n'est pas sans se rencontrer d'aventure avec une autre insatiabilité. S'il en est qui font fi des titres et des décorations, et de la gloire elle-même ; s'il en est qui " chantent pour le

plaisir de s'entendre chanter ", ou d'enchanter les autres, il en est qui aiment bien aussi entendre un autre bruit, celui des écus accompagnant leurs chants ou leur faisant écho. Par miracle en notre temps, est-ce que le désir des richesses ne serait entré pour rien dans cette impérieuse ambition d'apprendre qui lancinait sans relâche Pasteur ? Pas même pour un sou. Il était trop de son pays, de ce pays, un des derniers, un des rarissimes où, aujourd'hui encore, " on peut valoir des millions et des millions et ne pas valoir grand chose ". (Joseph Prudhomme). — Et quand, déjà célèbre, il entendit Napoléon III et l'impératrice Eugénie, dans un entretien privé, se montrer surpris qu'il ne songeât pas à tirer un profit légitime de ses travaux et de leurs applications : " En France, répondit-il, les sa-" vants croiraient démériter en agissant ainsi." Et, eût-il traversé, fût-il passé en Amérique, comme il se le proposa et le proposa à Don Pedro au mois de septembre 1884, il y serait demeuré ce que sut y demeurer le savant suisse Agassiz, lequel, même après vingt-cinq

ans de séjour aux Etats-Unis, à cette question : " Pourquoi ne continuez-vous pas telles et telles études ? " répondait : " Parce que, au point où elles sont, cela ne servirait plus qu'à me rapporter de l'argent."

Mais si la soif de la fortune ne compta pour rien dans toutes ses dépenses de vie, est-ce que seul agit en lui et le poussa cet insatiable appétit de savoir dont nous parlions tout à l'heure ? Gardez-vous de le croire. Car, au même degré au moins et plus encore même que cet instinctif besoin d'arracher à la nature le plus de secrets possible, le remuait et le poussait l'attrait irrésistible à répandre dans l'humanité le plus de bienfaits qu'il pouvait. C'est cette " part du cœur dans le progrès des " sciences " qu'il aimait à démêler et à faire ressortir chez les autres, que je voudrais maintenant vous découvrir en lui.

Victor Hugo fait dire quelque part, par une reine, à un homme parti de rien, arrivé à tout, et qu'elle aime :

D'abord, je t'ai vu bon, et puis, je t'ai vu grand :
Mon Dieu ! c'est à cela qu'une femme se prend.

" C'est à cela ? " toujours ? dans cet ordre ? Glissons, Messieurs, et ne discutons pas. Revenons plutôt à Pasteur. Et si j'ai mal réussi, en essayant de vous le montrer " grand ", à vous enflammer d'admiration pour lui, j'espère qu'en vous le montrant " bon", vous vous " prendrez " pour l'homme, à défaut du savant.

L'HOMME

Voulez-vous que, dans cet inventaire des trésors du cœur de Pasteur, nous procédions comme lui, c'est-à-dire avec ordre ? Arrêtons-nous donc un instant à contempler d'abord comment il aima les siens :

Son père, l'ancien sergent-major des guerres de l'Empire, vieil entêté de gloire nationale plus encore que de fidélité napoléonienne, redevenu tanneur obscur dans une petite maison d'une petite rue de la petite ville de Dôle dans le Jura ; sa mère, Jeanne-Etiennette Roqui, cette fille de jardiniers, imagina-

tive et enthousiaste non moins que pratique et laborieuse ; combien ils l'ont affectionné et combien il les affectionnait ! Ecoutez plutôt. Ils sont morts tous les deux, lui, depuis dix-huit ans, elle, depuis trente-cinq ans ; leur fils en a soixante et un. Il est un des grands hommes de la France, un des bienfaiteurs de l'humanité ; et c'est précisément pour cela qu'on insiste auprès de lui afin qu'il accepte la décision du Conseil municipal de Dôle et qu'il consente enfin à ce que, dans la rue étroite aux pavés caillouteux, sur la façade de cette tannerie " aux chambres si basses et si humbles " où il est né le 27 décembre 1822, on pose une plaque commémorative. Nécessairement, Pasteur est invité, et il vient, et il parle. " Sur cette plaque il voit rappelées les " deux grandes choses qui ont fait le charme " et la passion de sa vie : L'amour de la " science et le culte du foyer domestique ". Et alors, " en proie à une poignante émotion," il s'écrie : " Oh ! mon père et ma mère ! oh ! " mes chers disparus ! qui avez si modeste- " ment vécu dans cette pauvre maison, c'est

" à vous que je dois tout ! Tes enthousiasmes,
" ma vaillante mère, tu les as fait passer en
" moi. Si j'ai toujours associé la grandeur de
" la science à la grandeur de la patrie, c'est
" que j'étais imprégné des sentiments que tu
" m'avais inspirés. Et toi, mon cher père,
" dont la vie fut aussi rude que ton rude mé-
" tier, tu m'as montré ce que peut faire la pa-
" tience dans les longs efforts. C'est à toi que
" je dois la ténacité du travail quotidien. Non
" seulement tu avais les qualités persévéran-
" tes qui font les vies utiles, mais tu avais
" aussi l'admiration des grands hommes et
" des grandes choses. Regarder en haut, ap-
" prendre au-delà, chercher à s'élever tou-
" jours dans le bien, voilà ce que tu m'as en-
" seigné." Je pense que je puis ne pas aller plus loin ; ce que je viens de vous citer suffit à vous montrer que ce que l'on appelait autrefois piété filiale gardait encore dans l'âme de Pasteur toute sa signification et toute sa vérité.

Et comme il était fils, il fut époux, c'est-à-dire que, à la lettre et dans tout son esprit, il

voulut que celle qu'il se choisit comme compagne réalisât avec lui l'admirable définition que les Romains nous ont laissée de l'épouse idéale : *Socia rei humanæ atque divinæ :* l'associée de la destinée humaine et divine. Et en tout, en effet, vie matérielle, travaux d'intelligence, relations avec Dieu, Mademoiselle Marie Laurent, devenue Madame Pasteur, demeura l'étroite et indissoluble associée, la collaboratrice aussi tendre qu'ardente.

Et ses enfants, son fils, ses filles, Jeanne, Camille, Cécile et Marie-Louise,—la seule qui lui fut laissée et qui lui survécut,—comme il les chérissait celui qui ne se consolait, qu'ai-je dit ? qui n'arrivait à se distraire des coups affreux qui lui enlevèrent successivement les trois premières,—vous pensez en redoublant d'affection pour ceux qui lui demeuraient ? —sans doute, mais en même temps en redoublant de travail, afin qu'il y eût par le monde moins de pères et de mères inconsolables comme lui dans leurs foyers dévastés.

Mais, avant que je vous le montre fécondant ainsi sa douleur et excité par ses larmes

à sécher celles des autres, toutes celles du moins qu'il pourrait, nous avons à voir dans Pasteur le patriote si fervent. Pour le connaître à la fois plus rapidement et plus complètement sous ce jour, prenons-le tout de suite à l'heure des désastres, en "l'année terrible", en 1870. Il a alors 48 ans. Son fils qui en a 18 est déjà engagé. Et Pasteur voudrait faire comme lui et s'enrôler dans un bataillon de la garde nationale, Et, pour l'en empêcher, il faut lui rappeler qu'il est paralysé et qu'un paralysé est un homme invalide. Mais alors, à mesure que les mauvais jours augmentent et s'accumulent, "le mal de la France", comme il dit, le poursuit, l'envahit, l'accable, l'exaspère. Quand, surtout, lâchement, le neveu de Bonaparte eut rendu son épée ; quand on eut par conséquent le droit d'attendre, du roi de Prusse vainqueur, non seulement la paix mais la clémence, puisqu'il avait déclaré que c'était à l'empereur Napoléon III et non point à la France qu'il faisait la guerre ; quand, en dépit de cette déclaration royale, cette guerre continua, alors Pas-

teur ne se contint plus, il éclata : " Je vou-
" drais que la France résistât jusqu'à son
" dernier homme, jusqu'à son dernier rem-
" part. Je voudrais la guerre prolongée
" jusqu'au cœur de l'hiver, afin que, les
" éléments venant à notre aide, tous ces Van-
" dales périssent de froid, de misère et de
" maladies." Et ce n'était pas assez pour satisfaire son indignation de cette amertume de son âme versée dans l'âme de l'un de ses élèves. Il se souvint qu'il avait reçu trois ans auparavant un parchemin lui décernant le titre de docteur en médecine de la Faculté de Bonn. " La vue seule de ce parchemin lui
" devint odieuse....." Et il renvoya ce diplôme " en signe de l'indignation qu'inspi-
" raient à un savant français la barbarie et
" l'hypocrisie de celui qui, pour satisfaire un
" orgueil criminel, s'obstinait dans le massa-
" cre de deux grands peuples."

Vingt-quatre ans après, en janvier 1895, huit mois avant la mort de Pasteur, l'Académie des Sciences de Berlin, songea à lui faire décerner par l'empereur d'Allemagne l'ordre

du Mérite de Prusse ; mais comme on se souvenait du renvoi du diplôme à l'Université de Bonn, on voulut s'assurer que Pasteur ne refuserait pas. Celui-ci, tout en se disant grandement honoré comme savant par les intentions de l'Académie des Sciences de Berlin, fit savoir qu'il n'accepterait pas.

Serait-ce que Pasteur fût un chauvin, un *jingoes*, dans le sens, aussi nouveau comme expression qu'éternellement étroit comme sentiment, de ce mot ? Serait-ce donc qu'il eût été capable d'approuver et de faire sienne la parole odieusement patriotique, la phrase du Kaiser régnant ? Serait-ce donc que, pour lui comme pour Guillaume II, " l'humanité s'arrêtât aux Vosges ? "—Est-ce que par hasard j'aurais besoin de vous rassurer ? est-ce qu'il fût demeuré Français si, un seul instant, par le cœur, il eût cessé de demeurer citoyen du monde entier ? Mais si, pour la science en général, et pour son dévouement en particulier, il ne reconnaissait pas de frontières, pas plus de Vosges que de Pyrénées, pour l'homme et pour le savant, il n'en était point ainsi.

A ses yeux, tout savant doit aimer et préférer sa patrie quelle qu'elle soit, combien plus quand, par la grâce de Dieu, cette patrie, c'est la France ; et combien plus encore quand cette France est malheureuse !

Et encore ici faut-il que je m'explique, ou plutôt, que je vous explique Pasteur afin que vous le compreniez tout entier. Cet amour qu'il professait, cette préférence qu'il affichait pour son pays allaient-ils à lui faire souhaiter et poursuivre je ne sais, ou plutôt, je sais trop quel impérialisme, quelle suprématie " par l'épée aiguisée et la poudre sèche ? " Non, pas même la domination par la richesse, du haut des balles de coton ou des piles de banknotes. Pas même l'hégémonie par le commerce et par le réseau des fils aériens ou sous-marins dont le jeu peut bien faire la hausse ou la baisse de l'or et des marchés, mais de l'honneur et du mérite des nations, non pas. A d'autres, à droite et à gauche, ces compétitions et ces rivalités. Ce qu'il voulait, lui, entre les nations, c'était une lutte, un tournoi de " rivalités intellectuelles et morales " ; c'é-

tait, dans ce tournoi, la France au premier rang ; la France, comme lui, hors pair par la lumière et par le dévouement, par la science acquise et par la charité répandue ; la France reprenant sa place,—toujours vide d'ailleurs, —bien plus encore comme cœur que comme tête des nations. Et c'était là ce qui lui faisait dire, avec une émotion intense, le jour même et sous le coup de la découverte du vaccin du charbon : " Je ne me consolerais pas si cette découverte que nous avons faite, mes collaborateurs et moi, n'était pas une découverte française ".

Quand c'est aussi admirablement que l'on est patriote, on peut être ensuite, on est d'avance et en même temps non moins admirablement internationaliste et humanitaire.

C'est ce qui nous reste à voir.

Si " aux heures difficiles, inséparables des longs efforts ", " à la pensée de la science il " associait, pour relever son courage, la pensée " de la grandeur de la patrie," non moins inti-

mement il associait aussi ses deuils et ses douleurs de fils et de père aux douleurs et aux deuils de tant de pères et de tant de mères, de tant de patries, de toutes les patries. Alors qu'il en est que la douleur stérilise et dessèche, lui, elle le fertilisait et multipliait ses labeurs. Si, comme Job, il pouvait dire : "*crevit meum miseratio*," la pitié a grandi avec moi, je l'ai trouvée avec mon âme dans mon berceau ; bien plus encore ce fut dans les berceaux et dans les berceaux vides de ses enfants qu'il la retrouva sans cesse et qu'il la repuisa intarissable. On dirait que, en toutes choses, les tout petits devaient être ses maîtres. S'il nous en a tant appris sur les microbes, n'est-ce pas pour les avoir tant interrogés ? Et, s'il les a tant interrogés, n'est-ce pas parce que ses yeux cherchaient en vain les yeux que l'on cherche toujours, ceux que l'on ne peut plus revoir ? N'est-ce pas parce que ses oreilles attendaient en vain, chaque matin et chaque soir, les appels des naïves interrogatrices ? N'est-ce pas parce qu'il avait tant pleuré ses chères petites filles, et, les ayant

tant pleurées, parce qu'il aurait tant voulu empêcher d'autres pères et d'autres mères de pleurer comme lui ?

Car, si fier et si heureux qu'il fût d'avoir arrêté le torrent des pertes qui, en vingt années, s'étaient élevées, pour la sériciculture, à 1500 millions de francs ; si fier et si heureux qu'il fût d'avoir trouvé ce remède si simple : un microscope qu'une main de fillette pouvait manier (et, grâce à ce microscope, le ver à soie était redevenu la chenille aux œufs d'or) ; si fier et si heureux qu'il fût de constater que le grand physiologiste anglais, Huxley, avait raison quand il disait à la Société Royale de Londres que les découvertes de Pasteur suffiraient à elles seules à couvrir la rançon de guerre de cinq milliards payés par la France à l'Allemagne, en 1871 ; si fier et si heureux qu'il fût d'être salué par des paysans comme le sauveur de leurs moutons et de leurs bœufs, de leurs poules et de leurs papillons, dès ses premières découvertes et incessamment à travers toute sa vie, il se dit et on le sent pardessus tout désireux et anxieux de voir que

ses inventions ne s'arrêtent pas à remplir les coffres-forts et les bas de laine, et à mettre un terme aux dévastations des bergeries et des poulaillers : ce sont les petits lits qu'il veut empêcher de se dépeupler, c'est l'homme, c'est son semblable, à quelque pays qu'il appartienne, et par quelque maladie infectieuse qu'il soit atteint, qu'il voudrait parvenir enfin à prémunir, à délivrer et à sauver.

Et cela au prix d'un labeur qui, à 40 ans, l'arrêtait tout à coup, le frappait de paralysie et ne le laissait revenir au travail que boitant de la jambe gauche et plus ou moins maître des mouvements de sa main du même côté. Mais il n'en reste pas moins maître entier de son âme, je veux dire de son dévouement, trouvant spontanément dans son cœur la formule même qui scelle le don absolu de soi à Dieu et aux autres dans la profession de la vie religieuse : " En fait d'efforts, je suis à vous (c'est-à-dire à tous) *usque ad mortem*, jusqu'à la mort." Et encore faut-il que je vous dise que ce fut sans l'attendre, puisque, plus d'une fois, il alla au-devant d'elle, surmontant

sa "sensibilité extrême", "sa compassion si " vive, physique et morale, des souffrances des " autres", son insurmontable dégoût " pour " la vue des cadavres et la triste besogne des " hôpitaux", "en sortant malade", y revenant quand même, y recueillant des notes, des observations, du pus et des microbes, au risque de rapporter cent fois les germes des plus terribles maladies. Quel malheur qu'un instantané ne l'ait pas surpris et ne nous l'ait pas conservé, un tube effilé entre les lèvres, la tête penchée sur la gueule d'un boule-dogue furieux que maintiennent à grand'peine, étendu sur une table, deux gardes inconnus aussi braves que lui qui, avec ce tube, aspire de cette gueule quelques gouttes de cette bave dont il va tirer pour la faire jaillir à l'infini, à travers le monde entier, la source de tant de milliers et de milliers de guérisons !

Et quand, après de longs mois, après quatre années de recherches et d'études, il croit tenir enfin, et, en fait, il tient, non pas ici, le microbe, mais le secret quand même de guérir de la rage ; quand il a expérimenté, et en-

core ; quand il a réussi et encore et toujours sur des centaines d'animaux, sa main tremblera quand il s'agira d'essayer sur l'espèce humaine. C'est alors que, à 62 ans, il voudrait passer au Brésil, dans les États du grand ami des sciences et du grand humanitaire qu'était Don Pedro, et là, se livrer à de nouvelles expériences et tâcher de découvrir quelque plus sûr moyen de combattre la rage et le choléra. Ah, que n'est-il, pendant quelques années, empereur, président ou roi ! Il sait bien et il dit à Don Pedro comment il exercerait son droit de grâce : offrant aux condamnés à mort le choix entre l'exécution ordinaire et légale ou bien l'essai de son vaccin. Mais, pour être plus qu'empereur et roi et président, il n'a qu'à être lui, et j'entends non pas l'incomparable savant que je vous disais tout à l'heure, mais l'homme plus qu'incomparablement bon qui, afin d'être bien sûr de ne point achever quelqu'un de ses semblables déjà voué à la mort par l'envahissement de la rage, voudrait essayer sur lui-même, d'abord, l'effet de son remède. Pasteur voulant s'inoculer la

rage pour être absolument certain qu'il a vraiment le secret d'en arrêter le progrès chez les autres, ne trouvant pas en quelque sorte d'*animâ vili*, de sujet plus vil pour vérifier son expérience, qu'ajouterai-je encore pour vous prouver que le génie qui débordait de lui n'était pas même la moitié de cet homme ?

Ce que j'ajouterai, c'est qu'un vendredi matin, le 6 juillet 1885, il vit entrer dans son laboratoire, accompagné de sa mère, un petit Alsacien âgé de 9 ans, Joseph Meister. Mordu l'avant-veille par un chien enragé, l'enfant portait quatorze blessures. Que va faire Pasteur ? Se décidera-t-il seul ? Non, il faudra que deux illustrations médicales, Grancher et Vulpian, le rassurent, le poussent et lui déclarent qu'il est de son devoir d'inoculer à cet enfant le remède qui a déjà préservé et guéri une si grande quantité d'animaux. Pasteur s'exécute. Il obéit. Mais à mesure que le remède opère, et que l'enfant va mieux et que la fièvre l'abandonne, c'est Pasteur qu'elle prend, c'est lui qui ne dort plus, et de quoi ?

de la peur que sa renommée de grand savant ne sombre ou ne s'éclipse dans cette expérience ? non, de la peur seulement qu'il n'arrive pas à sauver ce " pauvre petit."

C'est assez, pensez-vous; et, cette fois, nous avons touché le fond du cœur de cet homme. Pas encore, il faudra pour cela qu'un autre enfant, une petite fille, cette fois,—Louise Pelletier,—âgée de dix ans. ait été mordue à la tête par un chien de montagne et amenée à Pasteur. D'abord mieux, elle fut soudain reprise de spasmes convulsifs ; et, de nouveau, elle empira. Alors, après que tout espoir fut perdu, après que Pasteur eut passé une journée entière au chevet de cette enfant, ne pouvant se décider à la quitter, en s'en allant enfin, après qu'il eut dit et redit au père et à la mère combien il eut souhaité la leur conserver, une fois seul, dans l'escalier, il éclata en sanglots, et il pleura sur Louise Pelletier comme il avait pleuré sur Jeanne et sur Camille et sur Cécile Pasteur.

Entre ce savant pleurant dans cet escalier sur cette enfant du peuple qui ne lui était rien,

et cet autre savant qui ne sut toute sa vie que "rire" et "s'égayer" des misères des foules et des souffrances des individus, entre Pasteur et Renan que l'on mesure ici l'abîme. Préfère qui le voudra celui qui sut en termes—oh! si délicieusement académiques!— "remercier l'Éternel du charmant voyage qu'il lui avait donné d'accomplir à travers la réalité", pour moi, je garde tout mon cœur et toute mon admiration pour celui qui ne s'est jamais consolé qu'il ne lui eût pas été donné d'adoucir toutes les tristesses de tous les malheureux d'ici-bas.

Je viens de nommer M. Renan. Vous savez peut-être que ce fut lui qui, le 27 avril 1882, reçut Pasteur à l'Académie Française. L'antithèse vivante se dresse ici d'elle-même. Et, s'il n'était si tard, quelle joie de la poursuivre. D'un côté, l'ondoyant aruspice qui ne pouvait lui-même se regarder sans sourire; et, de l'autre, le mage austère et rigide, qui prenait tout plus qu'au sérieux, au tragique : ces deux esprits, si profondément dissymétri-

ques, aux prises ; et, entre les pattes de velours du premier et les serres d'acier du second, comme proie, comme sujet d'analyse et de dissection, Littré, l'âme et la science de Littré, — puisque c'était à Littré que succédait Pasteur. L'occasion était vraiment unique. Tous les deux la saisirent ; et, tandis que Renan y allait de tout son esprit, Pasteur y alla, lui, de toute son âme. Et l'on vit donc Renan s'enroulant, se déroulant, se dérobant lui-même à lui-même comme un serpent qui prendrait tour à tour et qui surtout voudrait faire prendre aux autres sa tête pour sa queue et sa queue pour sa tête; et Pasteur s'entr'ouvrant, se découvrant jusqu'au fond, et montrant dans ce fond sa croyance en Dieu aussi ferme, aussi sûre que sa science des microbes. Et, pourtant, celui-là, il ne l'a jamais vu. Non, mais il l'a senti constamment, et, à ces heures entre toutes où, " au chevet de " l'enfant que l'on chérit et dont on voit s'é- " chapper le dernier souffle ", on éprouve " ces sentiments si naturellement éternels." Ce qu'il murmurait ainsi dans une lettre à ce grand

sceptique qu'était devenu Sainte-Beuve, le 20 novembre 1865,— dix ans après, à l'Académie de Médecine, il le répétait plus haut : " En chacun de nous il y a deux hommes : le " savant, celui qui a fait table rase, qui, par " l'observation, l'expérimentation et le raison- " nement, veut s'élever à la connaissance de " la nature, et puis l'homme sensible, l'homme " de tradition, de foi ou de doute, l'homme de " sentiment, l'homme qui pleure ses enfants " qui ne sont plus, qui ne peut, hélas ! prou- " ver qu'il les reverra, mais qui le croit et " l'espère, qui ne veut pas mourir comme " meurt un vibrion, qui se dit que la force qui " est en lui se transformera." — Et, sept ans après encore, ce 27 avril 1882, cette fois en pleine Académie Française, attendant la réplique de ce maître en ironie humaine et divine qu'était M. Renan, et prononçant l'éloge du maître en philosophie positiviste et matérialiste qu'avait été M. Littré, ce qu'il avait confié à l'oreille de Sainte-Beuve, ce qu'il avait affirmé devant les membres de l'Académie des Sciences, il le réaffirma et le procla-

ma plus solennellement aux oreilles de la France et du monde : " La notion de l'infini " dans le monde, j'en vois partout l'expres- " sion. Par elle, le surnaturel est au fond de " tous les cœurs. L'idée de Dieu est une " forme de l'idée de l'infini..... La concep- " tion de l'idéal n'est-elle pas encore la facul- " té, reflet de l'infini, qui, en présence de la " beauté, nous porte à imaginer une beauté " supérieure ? La science et la passion de " comprendre sont-elles autre chose que l'ef- " fet de l'aiguillon du savoir qui met en notre " âme le mystère de l'univers ? Où sont les " vraies sources de la dignité humaine, de la " liberté et de la démocratie moderne, sinon " dans la notion de l'infini devant laquelle " tous les hommes sont égaux ? "

..... " Heureux celui qui porte en " soi un dieu, un idéal de la beauté et qui lui " obéit : idéal de l'art, idéal de la science, " idéal de la patrie, idéal des vertus de " l'Évangile ! Ce sont là les sources vives des " grandes pensées et des grandes actions. " Toutes s'éclairent des reflets de l'infini."

Mais, cet infini, Herbert Spencer aussi l'admettait et en reconnaissait l'existence. Seulement, il déclarait que, " pour s'aventurer sur " un tel océan, il manquait de voile, d'avirons " et de barque." Est-ce que Pasteur restait lui aussi sur le bord ? Ou bien alors, lui si modeste, avait-il donc sa barque ? Non, mais parce qu'il était plus que modeste, parce qu'il était humble, il avait à sa disposition la barque universelle, la vieille et éternelle barque, celle de son père et de sa mère, celle de ses enfants, celle des pauvres et des petits, celle de ceux qui souffrent et donc de tous les hommes, la barque de l'Église où il était heureux d'être assis avec tout le monde, de croire avec tout le monde tous les dogmes, comprenant que si " les deux domaines,— " celui de la science et celui de la foi,—sont " distincts ", et que si c'est " un malheur de " les faire empiéter l'un sur l'autre dans l'état " si imparfait des connaissances humaines ", ces deux domaines n'en existent pas moins en eux-mêmes et que donc rien n'empêche qu'ils puissent coexister aussi dans l'esprit de

l'homme ; que la foi la plus traditionnelle n'est nullement inconciliable avec l'esprit scientifique le plus libre et le plus moderne ; et qu'un homme, enfin, pour qui la science est une religion peut encore admettre toute l'autre religion et professer qu'il faut l'admettre " sous " peine de se dépouiller d'une partie de soi-' même" ;—saluant dans " l'Homme-Dieu " " les deux saintetés qui forment son auréole, " celle qui procède du dévouement à ce qui " est humain, celle qui émane de l'ardent " amour du divin " ; — ne voyant en Dieu qu'un des noms du Bien commun universel, et en Jésus-Christ qu'une autre appellation de ce même Bien universel plus compréhensible à notre intelligence et plus sensible à notre cœur parce que plus voisine de nous et plus humaine ;—et, quand il ne sera plus qu'à quelques mois de la mort, recevant, " sans mystère comme sans ostentation ", les sacrements que propose l'Église, et expirant enfin, très doucement, le 28 septembre 1895, au milieu de sa famille et de ses disciples, tenant dans une de ses mains la main de sa femme ou de l'un des siens, dans l'autre, un crucifix.

Tel fut, dans sa vie et dans sa mort, Louis Pasteur, aussi humble que grand, aussi enthousiaste que réfléchi, aussi tenace qu'impulsif, aussi profondément bon que supérieurement intelligent, aussi singulièrement patriote qu'universellement humanitaire, aussi simple comme croyant que sans égal comme savant.

Jeunes gens qui vous trouvez ici, si c'était lui qui vous parlait, il aurait un mot pour vous. Car il aimait à s'adresser aux jeunes hommes, et ils aimaient à l'écouter parce qu'ils " recon-" naissaient en lui les trois qualités, si rare-" ment réunies, qui font les vrais bienfaiteurs " de l'humanité, la puissance du génie, la " force du caractère et la bonté." Qu'il parle donc encore, ce mort immortel, et qu'il vous dise ce que si souvent il répéta à vos frères de France : " *Laboremus*, travaillons, travail-" lons encore ! " " Il n'y a que le travail qui " amuse et qui, dans les grandes douleurs, " distrait." Il ne connut jamais d'autre dis-

traction ni d'autre amusement. " Jamais il " n'acceptait d'aller à quelque grande soirée " mondaine." De la chronique du *Tout-Paris*, son nom était toujours absent. Et le jour où, en 1886, au palais du Trocadéro, un immense festival fut organisé au profit de son Institut alors en fondation, en remerciant, le soir, au banquet qui suivit la fête, tous les grands acteurs et les plus célèbres artistes jaloux d'avoir apporté leur concours à cette œuvre, Pasteur put et dut leur dire : " Oserai-je vous " avouer que je vous entendais presque tous " et presque toutes pour la première fois ? Je " ne crois pas avoir passé dans ma vie dix " soirées au théâtre ". Et quelques années après, en cette solennité du 27 décembre 1892, destinée à fêter son soixante-dixième anniversaire, quand Pasteur fut entré dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, au bras du Président de la République, s'adressant encore aux étudiants, il leur disait : " Jeunes gens, " jeunes gens, tous, quelle que soit votre " carrière, ne vous laissez pas atteindre par " le scepticisme dénigrant et stérile.....

" Vivez dans la paix sereine des laboratoires
" et des bibliothèques. Dites-vous, d'abord :
" Qu'ai-je fait pour mon instruction ? Puis, à
" mesure que vous avancerez : Qu'ai-je fait
" pour mon pays ? Jusqu'au moment où vous
" aurez peut-être cet immense bonheur de
" penser que vous avez contribué en quelque
" chose au progrès et au bien de l'humanité.
" Mais, que les efforts soient plus ou moins
" favorisés par la vie, il faut, quand on
" approche du grand but, être en droit de
" se dire : J'ai fait ce que j'ai pu."

Faites donc ce que vous pouvez ; et si—quoi qu'en ait dit Napoléon,—le mot " impossible " peut être français, faites, chacun pour votre part, que l'expression " pas capable " cesse d'être canadienne.

Et que l'on puisse vous appliquer, comme à Pasteur, le mot superbe de Pascal—l'un des plus beaux que son génie ait trouvés et que sa vie ait aussi réalisés— : " Nul n'a versé plus généreusement le sang de son humanité dans son œuvre."

Excellence qui avez bien voulu venir présider cette soirée, je connais trop votre amour pour votre pays,

Messeigneurs qui avez bien voulu nous apporter l'ornement et les encouragements de votre présence, je connais trop votre zèle pour les intérêts de votre peuple et pour son progrès en tous sens,

Mesdames et Messieurs qui avez bien voulu vous réunir ici ce soir, je connais trop vos sentiments patriotiques,

pour que je m'arrête à croire un instant que je me sois trompé en résumant les adieux et les souhaits que je vous adresse à tous dans cet appel de l'âme de Pasteur à l'âme de la jeunesse canadienne-française.

EN VENTE CHEZ LES MEMES ÉDITEURS

CONFÉRENCES

DONNÉES AU CERCLE VILLE-MARIE PAR LES

Prédicateurs de la Station Quadragésimale à Notre-Dame

1891—P. BABONNEAU, Dominicain

Le Père Lacordaire et les jeunes gens, in-12 .. .. 10c

1893—P. L. A. GAFFRE, Dominicain

Christophe Colomb, sa mission, son caractère, 1492-1892, in-8 25c

1900—P. HAGE, Dominicain

Le Général de Sonis, in-8 .. .. 10c

1901—Mgr ROZIER

Le XXe Siècle, in-8 (*Quelques exemplaires*).... .. .. 75c

1902—Mgr ROZIER

Le Baptême d'une Race, in-8 .. 25c

1903—P. A. J. LEMERRE, Dominicain

Jeanne d'Arc et l'Ame Française, in-8, ... 25c

1904—P. DELOR, Dominicain

Un Apôtre Moderne, le Père Didon, in-8 .. .. 25c

LA CIE
D'IMP. MODERNE
20 RUE ST-VINCENT
MONTREAL